

MÉTAMORPHOSES DANS LES CAHIERS D'ANDRÉ WALTER

par

ANNY WYNCHANK

La première impression que donnent *Les Cahiers d'André Walter* est celle d'une grande intimité entre le héros et la jeune fille qu'il aime, d'une communion parfaite entre eux, d'une identité presque totale. Peu à peu, cependant, à travers les propos d'André Walter, nous décelons une autre réalité, nous nous rendons compte que cette première vue est superficielle et fautive. Progressivement au cours de la lecture des *Cahiers*, l'image d'Emmanuèle qu'ils nous offrent change : la jeune fille faible, fragile, dépendante, se métamorphose en un être différent. Certains détails notés par André Walter nous permettent de deviner que les relations entre Emmanuèle et lui ne sont pas telles qu'il les présente.

Quelle est la réalité qui transparaît à travers les paroles d'André Walter ? Dans le premier cahier, il affirme qu'il existe une telle identité entre sa cousine et lui, une telle intimité, qu'ils n'ont pas besoin de parler pour se comprendre — « nous nous comprenions par d'impalpables signes, inaperçus des autres » (60) ¹ ; « un mot, bien souvent voulait dire une phrase, connue de nous seuls, entendue par nous seuls, — ce n'était qu'un mot pour les autres » (59).

André Walter décrit leurs activités journalières communes : ils passent beaucoup de temps ensemble, lisent et se promènent ensemble, s'exaltent ensemble au cours d'une lecture, devant un paysage. Seuls dans la chambre d'Emmanuèle, ils sont « éperdus de tendresse et de fièvre. [...] Quelque chose d'ineffable fait que les larmes coulent et que l'âme veut s'échapper du corps, s'évanouir dans un baiser » (33-4), — « un immatériel baiser » bien sûr (34) ! André Walter brûle de tendresse et de fièvre, mais son affection reste entière-

1. Références à l'édition Gallimard, 1952, *Les Cahiers et les Poésies d'André Walter*. Dans les citations, les soulignés sont ceux de l'auteur.

ment platonique. Quant à Emmanuèle, il n'est pas facile de deviner ses sentiments. Ils s'appellent encore «frère» et «sœur», mais, «aux noms fraternels s'immiscaient des inflexions étrangères ; leur intimité devenait plus douce et plus secrète, dits tout bas l'un à l'autre» (52). C'est bien entendu André Walter qui écrit cela et qui interprète les faits. Il se complaît dans cette situation trouble, ambiguë, qui fait tressaillir son cœur délicieusement, tandis qu'Emmanuèle paraît réticente.

Dans les pages de journal antérieures à 1887, la jeune fille semble tout à fait passive ; elle suit docilement André dans ses poursuites. C'est lui qui fait le choix des lectures et qui lit. «Quand nous lisions, par ma voix, [...] je savais les accents, aux passages aimés, qui nous feraient frissonner ensemble» (28), les passages aimés d'André, bien sûr ! Un peu plus tpt, il avait écrit : «Nous apprenions tout ensemble ; je n'imaginai de joies qu'avec toi partagées ; et toi, tu te plaisais à me suivre.» (23). C'est encore lui qui affirme cela !

Il faut qu'une identité complète de pensées et d'émotions existe entre Narcisse et Écho (49) : André n'admet pas qu'Emmanuèle puisse avoir une opinion personnelle, qu'elle puisse ne pas le suivre. Un jour qu'elle trouve «l'éloquence de Lamennais un peu bien populacière», André est fâché de ce qu'elle ait une opinion différente de la sienne : «Je t'en ai voulu de cela que je sentais pourtant juste.» (24). Il lui reproche aussi «de n'avoir pas frémi devant l'immensité de Luther ; alors je t'ai sentie femme et j'en ai souffert», dit-il (56).

Il souffre qu'Emmanuèle ne puisse comprendre les problèmes de métaphysique ardue qu'il lui expose ; dans ces «sphères trop raréfiées», l'esprit de sa cousine «ba[t] de l'aile et se lass[e]» ! «J'aurais voulu, dit-il, que dans tous les sentiers nos esprits cheminassent ensemble ; je souffrais de connaître sans toi ; il me fallait te sentir là.» (51).

Quand il parvient à lui faire admirer ce qu'il propose à son esprit, il en ressent de la fierté, comme d'une victoire personnelle : «Je tressaillais de tes admirations plus que des miennes», déclare-t-il (51). Les émotions d'Emmanuèle doivent faire écho aux siennes : «J'écoutais en toi l'écho de mes admirations silencieuses.» (98). Dans ces moments de parfaite communion, ils semblent atteindre ensemble à une extase spirituelle. Mais cette fusion se fait selon les conditions qui plaisent au jeune homme — Emmanuèle, elle, doit tout lui concéder et montrer une «bénévole patience» (61), il l'avoue lui-même, pour le suivre dans ses poursuites.

André désire que l'âme de celle qu'il aime lui soit tout acquise ; en l'éduquant, en la faisant telle qu'il la veut, il la possèdera (22), il n'accepte pas Emmanuèle telle qu'elle est, il veut la former pour qu'elle coïncide à son idéal.

Il n'est pas étonnant qu'Emmanuèle se soit peu à peu dérobée, comme le

montrent certaines remarques d'André. Nous nous rendons compte progressivement qu'elle n'est pas aussi docile et passive qu'André la voit et la montre dans les pages des *Cahiers* antérieures à 1889.

Jusqu'au 30 décembre 1887, le bonheur d'André Walter est complet — pas un nuage dans son ciel. Intéressé seulement par lui-même, il n'est pas conscient des réticences d'Emmanuèle. «Aujourd'hui je lui ai parlé : je lui ai dit mes rêves radieux et mes superbes espérances. Aujourd'hui j'ai compris qu'elle m'aimait encore. Je suis heureux.» (45).

Peu à peu, la personnalité de la jeune fille, telle qu'André Walter nous la présente, change. Elle devient à la fois plus marquée et plus mystérieuse. Un certain nombre de faits montrent qu'Emmanuèle a un caractère beaucoup plus ferme et indépendant qu'André Walter, et qu'elle lui est beaucoup moins soumise qu'il ne semble au premier abord. Dans la chambre de l'enfant défunt, c'est elle qui a la supériorité, la force de l'assurance et du savoir-faire. Quand, après avoir quitté les pauvres gens, elle se laisse aller à l'émotion, André Walter prend les pleurs qu'elle verse pour «l'aveu de sa frêle faiblesse» (47) ; plein d'importance, il veut s'imaginer que maintenant, *lui* doit être fort pour deux, alors qu'en vérité c'est lui qui est faible. Quand ils retournent auprès des pauvres gens, elle ne prête aucune attention à André — elle «ne s'occupait pas de moi ; je ne m'occupais guère que d'elle, m'évertuant à l'action pour qu'un sourire me récompense» (47). Contrairement à André, elle est généreuse parce qu'elle est capable de s'oublier.

Emmanuèle a une foi solide et sereine. Elle se révolte devant le manque de foi et de convictions d'André. Quand il lui lit la lettre qu'il a écrite à Pierre (56) et qui révèle cette attitude cynique, elle s'écrie : «O André ! [...] mais si cela était comme tu dis, la foi ne serait qu'une duperie ; la vérité seule est digne qu'on la croie, même lorsqu'elle serait désespérante.» (56). Sa foi droite et sincère ne peut être ébranlée par le doute, et rend celle d'André d'autant plus vacillante. «Le reposément de ta foi me tourmente : je voudrais qu'elle eût chancelé. Oh ! que ton âme eût crié dans le vide ! la mienne aurait été moins égarée, te sachant encore sa compagne», dit-il (57). Emmanuèle a encore ici la supériorité, l'assurance «hautaine» de la certitude. «Tu m'apparais toute droite, et, pour me regarder, tes yeux s'abaissent» (57). — André se sent tout petit à côté d'elle.

Plus tard, l'impression que nous avons de la jeune fille change. D'abord, dans les rêves d'André, au cours de l'année 1888, elle paraît vaguement menaçante. Le 6 novembre, André voit son regard en songe : «Il souriait, mais moqueur ; et comme, pour ne pas le voir, je mettais ma main sur ses yeux, — au travers de ma main, je le voyais encore.» (84). André essaie, sans succès, de se libérer de ce regard moqueur qui s'accroche à lui. Dans un autre rêve,

noté le 26 novembre 1888, elle le poursuit de sa caresse, et lui tente vainement de s'échapper : «Voici que tu t'approches pourtant, et que je ne puis pas fuir, et ta main prend ma main, inutilement se dérochant, puis lentement, tendrement la caresse.» (85). Ce geste provoque le «ricanement très pénible» (85) des adultes autour d'eux. Ce rêve a peut-être été provoqué par l'intuition qu'il a eue de l'inquiétude naissante de sa mère, et de la réprobation de celle-ci, devant son affection pour sa cousine. Il est significatif cependant que ce soit la jeune fille qui le poursuive de sa caresse ; lui essaie de se dérober, de repousser, «mais vainement, [sa] main obstinément caressante» (85). Il se réveille de ce rêve comme d'un cauchemar.

De même, loin d'être docilement soumise à André Walter, Emmanuèle a ses opinions propres, une personnalité définie qui transparait à travers les écrits du jeune homme. Elle juge André, et évite l'univers nébuleux dans lequel il se complaît, où les sentiments sont indéfinissables, où toute action est réduite à une velléité d'action.

André s'en rend compte plus tard, au cours des premiers mois de l'année 1889, alors qu'il se remémore le passé, et après avoir relu les lettres de sa cousine. Ses yeux se dessillent et il la voit bien différente de l'être idéal qu'il avait fabriqué dans son esprit. Ces lettres,

[...] si elles étaient le seul souvenir que j'aie gardé de toi, je te verrais moqueuse, un peu perfide, sans cesse te dérochant, tentant de t'écarter de moi. Ton esprit en chassait ton âme. (54).

André Walter préfère s'abuser sur ces manifestations de l'individualité d'Emmanuèle et garder dans son esprit l'image de la jeune fille qu'il avait créée lui-même ; alors qu'il écrit ces pages, en mai 1889, André essaie d'expliquer l'attitude fuyante et changeante de sa cousine. Il l'accuse d'être soumise à l'influence néfaste de son esprit «batailleur», qui domine et lui dérobe son âme (74), d'être trop rationnelle, trop raisonnable — «tu comprends trop les choses et ne les aimes pas assez», lui reproche-t-il (56) :

Ton esprit despote et rétif. Il te voulait dominatrice [...]. Il me fallait vite obéir, ou bien tu t'écarterais de moi : c'était le silence jusqu'à ma soumission. Tu savais que je te reviendrais toujours : voilà ce qui te faisait forte ; je n'étais pas si sûr de toi ; je cétais vite. (55).

A travers ces paroles, nous nous rendons compte qu'Emmanuèle domine le couple, et qu'en réalité André est un être faible.

Cet adolescent différencie «l'esprit» de cette notion très mystérieuse, «l'âme» : «Nos esprits se connaissent tout entiers [...]. Au delà, l'âme était tout autant inconnue» (57). Et pourtant, l'esprit n'est pas identique chez les deux jeunes gens (55). André Walter voudrait atteindre une identité totale de leurs esprits en soumettant celui d'Emmanuèle, en la gagnant toujours à ses opinions. Mais celle-ci, se rendant compte de l'effort d'André pour la trans-

former et la créer identique à lui, semble regimber et se dérober. Cela explique en partie ses réticences, son refus de se laisser aller à son amour pour André, et pourquoi celui-ci n'est pas sûr d'elle.

L'âme, au contraire, ce jeune idéaliste la « pressent » tout à fait semblable chez lui et chez Emmanuèle. Malheureusement, les âmes ne peuvent pas communiquer facilement. « La pire souffrance est celle de deux âmes qui ne peuvent pas s'approcher. » (60). Ne pouvant vaincre l'esprit d'Emmanuèle, André aspire à une communion mystique de leurs âmes — « aimer par l'âme seule une âme qui vous aime de même, et que les deux, devenues si pareilles par une lente éducation, se soient connues jusqu'à se confondre ». (128). Cette lente éducation, cependant, par les lectures en commun, les poèmes appris ensemble, l'évocation de souvenirs lointains, d'émois passés, les associations ténues ne donnent que l'illusion d'une similitude, d'une communion. « L'âme n'était pas là ; c'était l'esprit frivole. » (58). L'âme d'Emmanuèle qui, selon André, ne demande qu'à s'abandonner à l'amour, est évasive, craintive, difficile à appréhender. Mais André, sournoisement, va tenter de la capturer. « Va ! je la forcerai bien de crier sans que ton esprit étouffe ses plaintes. » (75).

La musique va l'aider à toucher l'âme de la jeune fille : « En les plaintes de l'harmonie, ton âme étonnée reconnaîtra les siennes [...]. Mais quand je commence à jouer, aussitôt tu t'enfuis, craintive. » (75). Pour les raisons que nous allons voir, Emmanuèle craint de se laisser aller à son amour pour André. Elle se raidit pour ne pas succomber à l'émotion créée par la musique, surtout la musique romantique et troublante que chérit André, comme il ressort de l'anecdote suivante : un soir d'été orageux, celui-ci met en œuvre une série de tactiques, presque un plan de bataille, destinées à faire tomber les défenses de sa cousine et à soumettre son âme : après avoir ouvert la fenêtre du salon qui donne sur la terrasse où se trouve Emmanuèle, et s'être assuré que la jeune fille ne peut s'enfuir, il commence à jouer un *scherzo* de Chopin, musique troublante entre toutes. D'abord, pour ne pas effaroucher son âme, il joue brutalement ; puis, en sourdine, et la mélodie « pleur[e] morbidement douce » (75). Il reprend avec passion l'*agitato* « faisant tressaillir l'inquiétude des dissonances » (76), puis s'arrête brusquement pour venir rejoindre Emmanuèle avant qu'elle n'ait pu se « dégager du charme » (76). Il la trouve toute tremblante : il a réussi à l'agiter jusqu'à « la fièvre », jusqu'au « délire » — il a atteint le but désiré. Mais qu'escompte-t-il faire ensuite ? Lui-même ne le sait pas. Et s'il ne poursuit pas Emmanuèle lorsqu'elle se sauve, ce n'est pas pour respecter sa « fragilité », comme il le dit, et parce qu'il l'a sentie « si frêle », « si fragile », « comme implorante » (77), mais bien parce qu'il n'a rien à lui offrir — « t'inquiéter, — vouloir troubler ton âme [...] et pourrais-je la satisfaire, après que je l'aurais altérée ? » (77).

Il faut qu'Emmanuèle reste un être pur et désincarné, un ange, pour qu'André puisse l'aimer, car il éprouve pour elle un amour auquel rien de charnel ne se mêle. Pour cela, il ne doit pas «troubler sa pureté», «inquiéter son âme». Il va donc s'abstenir de «toute caresse, [...] et même des plus chastes, des enlacements de mains... de peur qu'après elle ne désire davantage, [qu'il] ne pourrai[t] pas lui donner» (79). Il craint d'être poussé par l'attente de la jeune fille, par son désir implicite, à des gestes qu'il ne peut accomplir. Emmanuèle n'est pas l'ange désincarné qu'aime André : le seul fait qu'il exprime ces craintes montre que l'adolescent en réalité n'est pas absolument ignorant de la véritable nature de la jeune fille ; mais il préfère s'aveugler. Cette mauvaise foi va caractériser d'autres adolescents gidiens.

Nous touchons ici à la cause principale de l'attitude fuyante d'Emmanuèle : son intuition l'a prévenue que toute union normale avec André est impossible. Elle sent qu'il ne la voit pas telle qu'elle est, qu'il l'idéalise ; en effet, André le confie à son journal : «Pour l'ange, le désir toujours plus grand de monter ; il lui faut un but, et qu'il y tende : c'est vers toi, Emmanuèle, idéalement supérieure.» (97).

André Walter, dissociant les deux sortes d'amour, spirituel et charnel, ne se rend pas compte que cette attitude est à l'origine des réticences de sa cousine. Et pourtant, il voit clairement en lui-même, quand il déclare avec lucidité : «Aussi bien, je ne te désire pas. Ton corps me gêne et les possessions charnelles m'épouvantent.» (64). Cependant, dans son inconscience, il se refuse à comprendre Emmanuèle. Son égocentrisme l'empêche de se mettre à la place d'autrui.

A travers les paroles que rapporte André Walter, le lecteur sent le désarroi de la jeune fille, il comprend sa tristesse : elle aime André ; elle le lui dit : «Je ne puis me faire à l'idée de la vie sans toi» (54), mais son amour ne peut avoir d'issue heureuse. Elle se laisse aller, un jour de départ, à faire un aveu : «Jamais, André, tu ne sauras combien je t'aimais» (55). Le deuxième verbe est au passé, car maintenant elle sait qu'elle doit renoncer à son amour ; elle ne doit pas se laisser toucher par l'émotion ; voilà pourquoi, sitôt après, elle se rétracte, annule ces «fugitives tendresses» (54) par son ironie — «tu te moquais de toi-même, et de moi, si je t'avais crue» (54), écrit André.

Le désarroi, les regrets d'Emmanuèle transparaissent dans un rêve significatif que fait André et qu'il raconte sans le commenter — il s'aveugle encore volontairement sur les sentiments de sa cousine. «Une nuit que je pleurais sur nous deux, voici, — ton ombre amie est venue près de moi, et ta main sur mon front posée [...]. Mais comme encore je pleurais : "Pourtant !... si tu voulais, André ?"..."» (53). En prêtant ce rêve à André Walter, Gide veut sans doute créer l'impression que son jeune héros, au fond de lui-même, se rend compte

que le seul obstacle à son union avec Emmanuèle est sa propre nature. Dans ce rêve, la jeune fille déplore qu'il soit si peu entreprenant ; si André l'avait voulu, elle aurait pu être à lui — cela ne tenait qu'à lui. Cette notion est profondément enfouie dans l'inconscient d'André et ne remonte en surface qu'au cours d'un rêve.

Par ce sentiment d'un impossible amour, André Gide explique la mélancolie de la jeune fille, ses réticences, sa tristesse un soir du mois d'août 1888. «Tu souris, mais ton sourire avait tant de tristesse que j'y sentais ton âme abandonnée ; [...] craintive, vite te détournant, tu t'arrachas douloureusement au charme. Ta main repoussa ma main qui la serrait. — "Allons ! dis-tu [...]. Il faut quitter tout cela.» (73). Cette dernière phrase est rappelée plus tard par André, alors qu'il est aux portes de la Grande Chartreuse, mais hésite à y pénétrer. «Allons — viens ! disais-tu, il faut quitter tout cela !» (110). Craignant de se laisser aller, toujours la première Emmanuèle s'arrache au charme d'un moment d'intimité ; cette phrase reflète chez elle le regret de ce qui ne peut être, tandis que chez André elle indique sans aucun doute cette émotion délicieuse qu'il chérit par-dessus toutes, faite de regret, de tristesse, de rêve : «Je suis reparti, délicieusement triste, rêveur plus que jamais. Oh ! l'émotion, quand on n'a plus qu'à toucher — et qu'on passe...» (110).

André Walter remarque et note dans ses *Cahiers* l'air songeur et triste de sa cousine ; il en est intrigué, mais se garde bien d'en découvrir les causes.

«Et qu'avais-tu ce soir ? tu paraissais pensive, — pensive de quoi, ma sœur ? Oh ! si j'osais lire en ton âme... Emmanuèle, serait-il vrai ?... Mais j'ai peur de savoir, — j'attends encore.» (83). Il a peur de regarder dans l'âme de la jeune fille, de savoir qu'elle l'aime, de le savoir d'une manière définitive, de se sentir engagé, car il se complaît dans les sentiments indécis, ambigus. Il répète à nouveau : «Tu restais si pensive. Pensive de quoi, Emmanuèle ?» (84). Puis encore : «Au-dessus de moi penchée, tendrement, tu souriais, mais si triste et comme pensive [...]. Pensive de quoi, Emmanuèle ?» (84). Un jour, la jeune fille a une velléité d'explication, mais renonce à parler — «ton regard s'est troublé ; tu voulais parler, tu t'es tue — que voulais-tu me dire ?» (84). André Walter a peur de le savoir ; mais l'ignore-t-il vraiment ?

Ainsi, ayant en horreur toute manifestation physique de l'amour, ne pouvant vaincre l'esprit rétif d'Emmanuèle, embarrassé par les demandes qu'elle pourrait lui faire, gêné par son corps, André Walter la préfère absente : il pourra la créer telle qu'il la veut, sans résistance de sa part. C'est pour cela, et non pour suivre la «voie étroite», qu'il accède si facilement à la prière de sa mère mourante.

La requête de sa mère convient si bien à André qu'à son insu il souhaitait une telle solution, il était tout prêt à l'accepter, il l'attendait même. En effet,

«le sacrifice était déjà fait dans mon cœur», confirme-t-il (87). Au chevet de sa mère, leurs âmes se sont enfin rejointes (86). Dans une telle communion, le corps ne peut que gêner «le chaste désir» des âmes (88). André est reconnaissant à sa mère d'avoir permis, sur son lit de mort, cette communion des âmes. «Mère chérie, bénié sois-tu ! Par-dessus ton lit d'agonie, nos âmes se sont retrouvées. Tu n'as pu séparer que nos corps.» (88). André appelle «vertu» cette renonciation. «La vertu, que d'abord je cherchais pour toi, m'éblouissait maintenant et m'attirait pour elle-même.» (86-7). Indirectement, Gide met en question la valeur d'une telle attitude : quelle vertu y a-t-il à renoncer à la jeune fille qui l'aime et qui désire leur union ? Dans l'exaltation de la renonciation, il se dupe quand il croit qu'en s'éloignant de la jeune fille il la mérite plus (82), car en réalité cette situation est la seule qui convienne à son tempérament. De même, quelle vertu y a-t-il pour Emmanuèle à renoncer à lui ? Et pourtant, c'est ce qu'il déclare implicitement : «Tous trois nous sommes reposés en la sérénité de la vertu suivie.» (88).

Encore une fois, André prête à la jeune fille ses sentiments, — son goût pour l'âpre vertu du renoncement qui ne fait que masquer, semble suggérer Gide, son insuffisance, sa faiblesse de caractère.

Cette situation sied à merveille au tempérament de cet idéaliste effrayé. Voilà pourquoi, comme beaucoup d'adolescents gidiens, il est prêt à renoncer à l'objet de son amour, à se retirer, à partir. «Je suis parti», annonce-t-il, après que le mariage d'Emmanuèle et de T*** a été célébré (88), et il le répète trois fois. Voilà pourquoi, aussi, à la fin du *Cahier Blanc*, lui qui vient de perdre Emmanuèle n'est pas triste, au contraire. «Tous les espoirs ont reflouri.» (89). «Par-dessus le deuil et la mort, l'amour plane» (89) : sa mère a résolu son dilemme.

Il est satisfait, lui, de cette situation, mais il espère, avec un égoïsme qui touche à la cruauté, qu'Emmanuèle sera déchirée entre son devoir et son amour pour André, maintenu vivace par les souvenirs :

Tout te parle de nous, sans trêve, et te rappelle ; un parfum, une fleur que je t'avais cueillie : un mot, une lecture ; un geste, une caresse. Oh ! tu te souviens, Emmanuèle ! tu te souviens et tu m'aimes [...]. Tu m'aimes encore, Emmanuèle — et malgré toi, car le devoir présent s'oppose aux souvenirs. (97-8).

C'est bien parce qu'il se satisfait de cette solution qu'il éprouve de la joie à ce moment-là, comme nous l'avons déjà noté, et qu'il peut écrire : «Et ce qui reste maintenant, c'est de la joie...» (87), «pourquoi me plaindrais-je, et qu'ai-je perdu ?» (100).

En faisant mourir Emmanuèle, Gide poussait jusqu'à l'extrême cette situation, exagérait les tendances d'André Walter — tendances latentes chez lui — et en révélait ainsi les dangers. «Puis la mort vient qui te délivre» (128) ; André Walter aurait dû dire : qui te livre à moi entièrement, en te délivrant de

ton esprit batailleur et de ton corps gênant ! Car « tant que le corps vivra, l'amour sera contraint, mais, sitôt la mort venue, l'amour triomphera de toutes les entraves » (129).

Pour André Walter, il est préférable que celle qu'il aime soit morte ; il pourra ainsi la recréer à loisir, identique à l'image idéale qu'il s'est faite d'elle, et « se la figurer présente » (101). Gide a créé pour André Walter la situation rêvée : maintenant, Emmanuèle ne vit qu'en lui et par lui. « Ton existence maintenant ? rien qu'en moi : tu vis parce que je te rêve, lorsque je te rêve et seulement alors : c'est là ton immortalité. *Tu ne vis que dans ma pensée.* » (174).

En effet, André Walter préfère à la réalité les créations de son esprit. Quand, avec l'aide de la musique « évocatrice » et « enchanteresse » (117) — c'est-à-dire qui ensorcelle par sa magie —, il réussit à évoquer la présence d'Emmanuèle, il la sent vraiment près de lui : « Et je me figurais ceci : tu serais venue m'écouter, comme un soir, — et puis tu restais là pensive et sans rien dire ; en arrière, en me penchant un peu, je sentais sur mon front ton haleine. » (118). L'emploi du mode indicatif positif « tu restais », « je sentais », après le mode conditionnel « tu serais venue m'écouter », marque bien que pour lui l'illusion est devenue réalité : « Si je m'étais retourné, je t'aurais vue. » (118).

De même qu'il tentait de rendre « réelle » la « chimère inventée », André Walter va essayer de recréer Emmanuèle en s'hallucinant avec méthode : d'abord c'est un jeu, un exercice de sa volonté qui va créer l'image par une lente éducation. Mais bientôt « l'image évoquée surgit spontanément » (148). C'est ainsi qu'il peut voir Emmanuèle : « Voilée de noir, au crépuscule, je t'ai vue accoudée au chevet de mon lit. » (148-9). Cet exercice est voué à l'échec : la vue peut s'halluciner, l'ouïe également — avant de s'endormir, André Walter entend des gammes chromatiques qui fuient indéfiniment, recommencent sans cesse et l'obsèdent —, mais son corps ne se satisfait pas de ces hallucinations : « Quand l'âme parvient à s'illusionner de chimères, c'est le corps qui se désespère de ne rien pouvoir embrasser, et qui désole jusqu'à l'âme. » (145). « Quand je veux toucher, la vision s'évapore. » (151). « Il demande le surhumain, la chair se vengera. » (129).

Maintenant, paradoxalement, c'est à la présence physique d'Emmanuèle qu'André Walter aspire le plus — « me blottir auprès de toi, m'asseoir à tes pieds ! », implore-t-il (151). Lui toujours si enfiévré, si bouillonnant d'exaltation lorsqu'Emmanuèle était vivante, lui qui toujours recherchait la présence rafraîchissante et calmante de la jeune fille, sa main fraîche sur son front, frissonne maintenant dans cette solitude glaciale et muette, et aspire à la « chaleur enveloppante » de sa tendresse (151).

Il s'aperçoit que l'essai de communion des âmes après la mort aboutit, lui aussi, à l'échec : il ne faut pas chercher «au delà de la mort de plus subtiles communions» (183). Que les vivants continuent à vivre ! «*Laissez les morts ensevelir les morts*». (183).

A ce moment, André Walter n'est plus maître de ses hallucinations. «Cette grande nuée de témoins qu'il évoquait» autrefois (154) le terrifie maintenant — «Se cacher... ô leur regard qui se courrouce contre le faible enfant de la terre !» (154).

Dans sa terreur et son affolement, ce n'est plus Emmanuèle qu'il invoque, mais une autre femme, Elsa : «Oh ! parle-moi, je t'en supplie — Elsa, Elsa ! Ma solitude m'écrase, m'affole.» (171). Celle qu'il aime a changé non seulement de prénom et d'identité, mais de nature ! Emmanuèle devient un être de cauchemar : elle lui apparaît en rêve, grimaçante, avec un regard d'une fixité perçante, un sourire de poupée de cire — cette apparition le terrifie ! En voulant la repousser, il la troue, et comme elle était remplie de sable, la voilà qui se vide ; l'horreur de cetrou noir et béant, de ce néant, le glace.

Dans un autre cauchemar, Emmanuèle apparaît à André, très belle et imposante dans une majestueuse robe d'orfroi qui retombe comme un surplis. Mais son sourire mièvre et le singe sautillant qui tiraille sa robe apportent une note grinçante à cette apparition. Le singe fait balancer le pan du manteau et le soulève. Le pudique André redoute de regarder, mais il ne peut s'en empêcher. Horreur ! «Sous la robe, il n'y avait rien ; c'était noir, noir comme un trou.» (179). «Alors, de ses deux mains, elle a saisi le bas de sa robe et puis l'a rejeté jusque par-dessus sa figure. Elle s'est retournée comme un sac. Et je n'ai plus rien vu ; la nuit s'est refermée sur elle», se lamente André, terrifié par cette apparition (179).

Ainsi, la métamorphose que subit le personnage d'Emmanuèle est double : d'une part, son image se transforme peu à peu devant le lecteur qui se rend compte que cette jeune fille apparemment faible et passive est en réalité un être fort, volontaire et indépendant. D'autre part, dans l'esprit d'André Walter, Emmanuèle devient un être de cauchemar : tout ce dont le jeune homme avait à peine conscience lors de la vie d'Emmanuèle — la menace qu'elle représentait pour sa volonté de puissance, puisqu'elle refusait d'accepter son emprise et de se conformer à l'image idéale qu'il avait fabriquée, la peur qu'il éprouvait qu'elle ne s'attendît à plus qu'il ne pouvait lui offrir, toutes ces craintes ont transformé, dans ses rêves, la douce jeune fille du début en un être terrifiant. Finalement, Emmanuèle est engloutie dans le néant où sombre, en fin de compte, le monde tout subjectif qu'André avait créé.